

Tout en faisant mouvoir son corps, le danseur imprime à ce bâton un mouvement de va-et-vient et de rotation, puis le lance de toute sa force, visant les jambes de son adversaire de manière à le faire tomber.

Pendant ce temps, celui-ci danse en remuant les jambes avec une agilité surprenante afin d'esquiver le coup. S'il est touché et qu'il tombe, le vainqueur célèbre son triomphe en répétant vivement : *kaca, ca, ca...* etc. (il est tombé) de toute la force de ses poumons, et, gesticulant furieusement, il se précipite afin de reprendre son bâton, et le public applaudit par un certain grognement, riant aux dépens de celui qui s'est laissé toucher.

Si, au contraire, l'adversaire a esquivé le coup, alors les rôles changent et celui qui, tout à l'heure dansait pour esquiver le coup, prend le bâton.

Quand l'un ou l'autre se trouve trop fatigué ou blessé, il se retire.

Alors quelqu'un dans la foule s'avance et reprend immédiatement la danse, le bâton de balza n'étant jamais en repos tant que dure le chicha. Il y a environ un bâton pour douze danseurs.

La fête dure ainsi avec alternatives de danses et de libations jusqu'à ce que la chicha soit épuisée.

A la suite de la fête, beaucoup des Indiens se trouvent blessés grièvement, mais ceux qui peuvent résister le plus longtemps sont considérés comme les plus braves.

Il arrive souvent que cette fête se termine par une véritable orgie, dans laquelle s'engagent des rixes personnelles où nombre de pauvres diables restent sur le carreau.

La fête terminée, l'ivresse passée, chacun reprend le chemin de son habitation.

Les Guyamies aiment passionnément la balza et quelques-uns d'entre eux deviennent extrêmement experts dans l'art de jeter le bâton et de mouvoir les jambes afin d'esquiver les coups. Ils apprennent ce jeu dès leur plus tendre enfance, et il est arrivé à M. Pinard de voir s'y exercer de jeunes enfants de deux à trois ans.

Leurs instruments de musique se bornent à un tronc d'arbre qui a été creusé et sur l'une des extrémités duquel l'on a tendu une peau, cela représente pour eux le tambour. Qu'on y joigne une petite flûte d'os à trois trous et la conque marine dont ils usent beaucoup.

Les chants sont longs et monotones, divisés en couplets se terminant par un refrain que répète en chœur toute l'assistance.

M. Pinard croit que les Guyamies sont les descendants des Indiens qui construisirent les guacas (anciens tombeaux) par tout le Chiriqui, le Vera-guas, l'Azuero et le Coclé.

Il y a, en effet, chez eux, une tradition qu'avant l'arrivée des Espagnols, et même durant une certaine période après cette événement, ils fabriquaient de la poterie; mais, en raison de la facilité avec laquelle ils se procuraient des marmites et pots de fer bien plus durables, l'art se perdit peu à peu.

Ils connaissaient aussi le travail de l'or, du cuivre, et leur alliage; on trouve même encore aujourd'hui, parmi les Guyamies du Valle Miranda, nombre d'ornements en ces différents métaux, qu'ils prétendent leur avoir été légués par leurs ancêtres et qui ne diffèrent en rien de ceux qu'on rencontre dans les guacas au sud de la Cordillère.

M. Pinard, après un séjour assez prolongé à Jocuatabi, se remit en route, cette fois, pour franchir la Cordillère et tomber dans le Chiriqui du Sud. Il eut beaucoup de peine à se procurer des guides et porteurs et il ne fallut rien moins que l'intervention énergique du chef Cibicu, pour arriver à se les procurer.

Il y réussit enfin et, au nombre de huit, ils se mirent en route, remontant le Muoi jusqu'à ses sources.

Ce trajet leur prit trois jours de montées et de descentes continuelles.

Toute cette vallée est habitée. Les voyageurs passaient continuellement devant des maisons Indiennes avec leur plantations de plantains et de *pijibays*, mais ils n'osaient, malgré les ordres envoyés par le chef, s'en approcher trop près; ils se tenaient à l'écart.

Le troisième jour, ils eurent à dormir sous

forêt dans une hutte que les guides établirent avec des feuilles de latanier. Ils étaient à une hauteur de 6,000 pieds. Le brouillard et la pluie ne les avaient pas quittés de toute la journée.

Le lendemain, au lever de l'aurore, ils se mettaient en route. Ils avaient, en effet, à franchir la Cordillère, par une série de pentes abruptes, où ils étaient souvent obligés de s'accrocher aux racines pour ne pas tomber.

Au dire de M. Pinard, cette dernière ascension fut peut-être une des plus pénibles qu'il lui ait été donné de faire durant toute sa vie d'excursion.

Les pentes franchies, ils arrivaient à une heure de l'après-midi, après six heures de marche incessante, au sommet de la Cordillère. À peu près à 7,560 pieds d'altitude.

La pluie et le brouillard obstruaient toute perspective.

C'est sur ce point que la légende prétendait qu'il existait une coupure ou dépression par où l'on pourrait faire passer un canal, et le col par où l'explorateur passait est un des moins élevés, à l'exception de ceux par où passent les routes de la Caldera ou Fish-Crick, aux pieds du Horqueta (3,625 pieds) et du volcan (3,350 pieds).

Ils arrivèrent, ce jour-là à une case abandonnée sur le versant méridional de la Cordillère. Le jour suivant, ils durent suivre les crêtes de la Sierra ayant à chaque instant, à leurs côtés, des précipices de 3,000 et 3,600 pieds de profondeur.

Peu après avoir quitté leur campement de la nuit et avoir escaladé un morné absolument dénudé de forêts, ils eurent une vue admirable de toute la côte Sud, qui depuis l'île de Cebaco jusqu'à la pointe de Burica, se déployait à leurs pieds, comme un magnifique panorama.

Ils durent ce jour-là traverser une de ces immenses barrancas, celle du Rio San Felix. Ils descendirent à 3,000 pieds environ pour, immédiatement, remonter presque à pic, de l'autre côté, la Hondura, haute de 3,600 pieds, s'accrochant aux brousses et aux herbes.

Au fond de cette barranca viennent se jeter, en cascades de 600 pieds d'altitude, les trois branches de la rivière qui se réunissent en bouillonnant dans cette entonnoir. C'était un spectacle sublime et sans pareil.

JULES GROS.

(La fin au prochain numéro)

LA MODE PRATIQUE

LA FENÊTRE

J'ai toujours quelque plaisir à aborder de temps en temps la décoration de la maison, en en saut qu'une fois par haud j'intéresserai tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, messieurs et dames, amis des charmes de l'intérieur.

Je rappelle ce que j'ai déjà dit du succès des vitraux, c'est afin d'ajouter ceci : le rouge anglais ne réussit pas en verrerie, si ce n'est peut-être dans quelques pièces rares et très chères. Lorsqu'on voudra obtenir le même effet, on emploiera tout simplement le verre rouge uni, et dessous, soit en doublure, soit à la place même du carreau de verre on mettra du verre anglais. Par transparence, le résultat est parfait.

Mais le vitrail ne convient ni à tous les goûts ni à tous les genres d'appartements. Il s'harmonise surtout avec l'ameublement sévère. Quelquefois on le remplace par une imitation en mousseline translucide. Les vitrages de couleur sont du reste de grande mode. Je cite : les étagères rayées, les genres madras et persans, les fonds de tulle ou de guipure rouge andrinoïde, Henri II, à fleurs, oiseau, etc., etc.

En très-élégant, il y a la gaze à fond noir, brochée de vieil or et couleurs, ou avec applications. Le store se fait en pareil.

Les guirlandes et les guirpures d'art (fillet brodé) l'étagère brodée, en blanc, sont reçues avec faveur. La mousseline brodée, légèrement surannée, mais cependant toujours très-mettable comme tout article classique se modernise en la doublant d'un transparent de tarlatane ou de mousseline grossière.

Quand le genre du mobilier le permet, on peut aussi accrocher à la fenêtre ces singuliers rideaux japonais qui sont en réalité une énorme frange de petit tube en bois et de perles mélangées.

Je ne puis quitter le rayon des rideaux, comme on dit dans les magasins, sans ajouter un mot au sujet du voile de fauteuil que l'on y trouve. Il se fait carré, ou long si on doit le mettre sur un canapé, et de toutes les façons imaginable : broderies, soieries, étoffes peintes, étoffes lamées ou tissées d'or avec franges, dentelles, gallons, etc., etc.

— COURINE JEANNE.

LES LARMES DU CHRIST

LÉGENDE CATHOLIQUE



Un soir—l'époque moderne allait bientôt commencer—un homme, le corps brisé par les fatigues d'une vie de trente trois années de souffrances et d'apostolat, l'âme meurtrie par la méchanceté et par l'ingratitude des siens, s'était réfugié au fond d'une grotte du jardin des Oliviers. Là, le front couché dans la poussière, les mains jointes sur ses genoux, il laissait tomber, au milieu de la solitude et de l'abandon qui l'enveloppaient, des paroles de prières et des sanglots.

Dès l'instant où sa tunique blanche avait frôlé les parois de ce réduit, les prophéties d'autrefois allaient avoir leur dénouement; car, il était écrit que l'âme de cet homme serait triste jusqu'à la mort, et cette nuit, qui s'étendait si calme, si belle, si silencieuse sous le ciel de la Judée, ne devait plus être appelée, dans la suite des temps, que la nuit de l'Agonie.

Quelles pouvaient donc être les sombres et poignantes pensées qui faisaient alors perler de froides sueurs sur le visage du Fils de Dieu?

Pourquoi ce perpétuel voile de tristesse—qu'une main d'en haut était venue poser sur la face du Sauveur, dès sa sortie de la crèche de Bethléem—était-il encore là planant au dessus de sa tête sacrée maintenant que l'instant suprême approchait?

« Les peuples de Galilée l'ont vu pleurer, écrivait Donoso Cortès, la famille de Lazare l'a vu pleurer, Jérusalem l'a vu inondé de ses larmes. Tous, tous ont vu des larmes dans ses yeux : qui a vu le rire sur ses lèvres? Et que voyaient ces yeux troublés devant qui étaient toutes choses, celles du passé, celles du présent, celles de l'avenir?

« Voyaient-ils le genre humain naviguant sur une mer calme et heureuse? Non, non! Ils voyaient Jérusalem tombant sur Dieu, les Romains tombant sur Jérusalem, le protestantisme tombant sur l'Eglise, les révolutions allaitées par le protestantisme tombant sur les sociétés, les socialistes tombant sur les civilisations, et le Dieu terrible, le Dieu de justice tombant sur tous. »

Ce soir-là donc, où tout s'était donné la main pour le trahir, le renier, le crucifier, l'immense flot de larmes échappées de ses paupières s'était mis à refluer violemment vers sa source, fouetté et refoulé par la main de son Père. Partout où ses yeux rougis voulaient se reposer, ils n'entrevoyaient dans la pénombre de la grotte que cyniques ambitions, haines atroces, dissimulations perfides, amitiés menteuses, crimes incroyables entassés au milieu de débris de sceptres, de fragments de trésors, de lambeaux de mitres, de tronçons d'épées. L'horrible vision, soutenue par la main de fer de l'athéisme, du blasphème, de la malhonnêteté, de la débauche, du parjure, de l'amour vendu, allait se déroulant lentement devant ce cœur défaillant et déjà un long cri d'angoisse s'était échappé des lèvres du Fils de Dieu, lorsque soudain tout disparut, pour faire place à quelque chose de plus horrible et de plus satanique.

Ces hommes qu'il était venu sauver, ces hommes pour qui il venait de commencer à se sacrifier, ces hommes à qui il allait léguer la goutte la plus pure de son sang divin—l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine—se pressaient les uns contre les autres, s'excitaient de la voix, s'encourageaient mutuellement, puis, se divisant par groupes, se ruaient sous le nom de démagogues, de libres-penseurs, de révolutionnaires, de socialistes, de tolérants, contre cette dernière trace du Sauveur laissée à la terre pour l'engager à se souvenir du ciel, et essayaient de la faire disparaître en la foulant sous leurs pieds. L'Eglise militante se mit alors à défiler majestueusement devant l'Agonisant. La poussière de ses autels que l'on martelait sans relâche, se prit à jaillir jusque sur le rebord de sa robe, et les figures des Papes, ses successeurs, pauvres, méprisés, bafoués, errants